

de la révolution. Désormais le Saint-Père ne sortira plus dans Rome, dans cette Rome dont ses prédécesseurs ont fait le centre du monde et que lui-même s'est tant plu à embellir. Mais le monde entier continuera de venir à Rome et d'environner le prisonnier du Vatican de son indomptable amour.

O Rome! Rome! s'était écrié un jour Pie IX, Dieu m'en est témoin, chaque jour j'élève ma voix vers le Seigneur et, prosterné, je le prie ardemment de faire cesser le fléau qui te désole, et qui, chaque jour, s'aggrave sur toi. Je le prie d'arrêter les suggestions des doctrines perverses et d'éloigner de tes murs et de tout l'État les parleurs politiques qui abusent du nom du peuple. Et certes, quel que soit le temps que durera sur le monde le despotisme de tout empire antichrétien, l'Église en triomphera.

Le doux Pontife ajoutait :

C'est en dépouillant la Sainte Église de son autorité temporelle qu'ils ont espéré la détruire. Et moi, j'ai la certitude que cette autorité même lui sera rendue et que le Saint-Siège rentrera dans toutes ses possessions. Il se peut que je cesse de vivre avant de voir cette justice, mais qu'importe? Simon, fils de Jean, est sujet à la mort, Pierre ne meurt pas!

Où, avait-il dit un jour en étendant la main du côté de la grande arène des martyrs, le Colisée, cet amphithéâtre fut dans les premiers siècles de l'Église comme un calice qui reçut le sang des héros chrétiens : il est aujourd'hui comme la coupe qui reçoit nos larmes; ce sang et ces larmes crient vers le ciel, ils toucheront le cœur de Dieu en faveur de son Église.

Malgré sa loi des garanties, le gouvernement ne recula devant aucune violation. Il fallait remplir les caisses de l'État, les couvents furent expropriés, et, par un dernier forfait, le spoliateur mit la main sur l'établissement « fondé par les papes avec l'argent de l'univers catholique » sur le Collège romain. Les supérieurs des différents collèges de Rome protestèrent, mais vainement : la force brutale devait triompher contre tous les droits.

Cependant, le Vatican, que l'usurpateur n'avait osé lui ravir, continuait de voir accourir la foule des fidèles. Dès le 16 mai 1871, un touchant anniversaire offrit à leur amour l'occasion de se manifester encore. C'était la cinquantaine sacerdotale du saint Pontife,

et de toutes parts l'univers catholique envoyait des députés et ses témoignages de dévouement.

Au mois d'août de cette même année, Pie IX est obligé d'arrêter ces témoignages en refusant un trône d'or que la piété des fidèles prétendait lui offrir, ainsi que le titre de *grand* qu'elle veut lui décerner, mais que la postérité lui conserve jusqu'au jour où il lui sera permis de le remplacer par celui de *saint*.

Prisonnier contre son gré, il prend l'année suivante la défense de ceux qui se sont faits, dans les couvents, prisonniers volontaires, et, au mois de décembre, il condamne la conduite des spoliateurs des biens de l'Église en Italie.

Dans tous ces attentats qui se succédèrent comme un programme arrêté et longuement mûri, son regard a vu la main de la secte infernale, et, le 29 mai 1873, il adressa à l'évêque d'Olinda, au Brésil, la lettre : *Quantos dolores*, dans laquelle il renouvelle les condamnations antérieurement portées contre les francs-maçons. Inquiet des progrès que font en Europe les idées *libérales* et ce qu'on appelle le *catholicisme libéral*, il démasque cette nouvelle erreur dans des lettres adressées aux Sociétés catholiques de saint Ambroise de Milan, d'Orléans et de Belgique.

L'année 1875 ramena le Jubilé avec ses grâces accoutumées. L'année suivante vit fleurir à nouveau l'ère des pèlerinages.

Avant d'entraîner à Jérusalem les pèlerins de la Pénitence, le R. P. Picard, aujourd'hui supérieur général des Augustins de l'Assomption, avait déjà conduit les foules à La Salette et à Lourdes. Il voulut, de concert avec M. le vicomte de Damas, leur faire voir Pierre, et c'est alors que commencèrent et se poursuivirent pendant plusieurs années les pèlerinages à Rome.

Pie IX accueillait ces chers pèlerins avec une particulière tendresse. Il s'attendrit en écoutant les émouvantes adresses dont on lui donne lecture. Il répond à chacune par un de ces discours dans lesquels il sait si « merveilleusement unir la douce familiarité

du Père avec les plus sublimes enseignements du Docteur. » En toutes circonstances, il revient sur la nécessité de l'indépendance de l'Église et sur l'intolérable situation que lui fait le gouvernement italien. Tour à tour il s'élève avec une sainte véhémence contre la spoliation des biens du clergé, la fermeture des Séminaires, la propagande des livres et des journaux impies, la protection accordée aux cultes dissidents, le scandale de ceux qui prônent le mariage civil. Enfin, il flétrit l'insouciance d'un trop grand nombre de chrétiens et leur éloignement pour la pénitence.

Comme s'il eût été insensible à ses propres douleurs, il console dans le même temps, il encourage, il fortifie tous ceux qui souffrent et qui combattent; il écrit à Mgr Mermillod qui lutte contre les sectaires de Genève; à Mgr Olinda, victime des francs-maçons du Brésil; à Mgr Ledochowski, qui a connu la persécution pendant le *kulturkampf* de M. de Bismarck. Il écrit à Mgr Pie pour le féliciter de son magistral discours au couronnement de Notre-Dame de Lourdes; à Mgr Dupanloup pour le remercier de son discours à la Chambre en faveur de la liberté d'enseignement; aux évêques de Suisse pour renouveler la condamnation de la secte des *Vieux Catholiques*.

Les derniers mois de cette année furent assombrés par deux pertes très sensibles. Le 6 novembre, Pie IX perdait le cardinal Antonelli, ce fidèle ministre qui, depuis vingt-sept ans, l'assistait de ses conseils et représentait si noblement la politique du Saint-Siège, devant les divers États de l'Europe. Le 17 décembre, il voyait mourir le pieux cardinal Patrizi, son ami et son vicaire dans Rome, auprès du clergé et des fidèles.

Cependant, les fêtes que Rome avait vues en 1875 allaient être dépassées par celles du *Jubilé épiscopal*, en 1877.

Pie IX avait le privilège que la Providence n'avait accordé qu'à un très petit nombre de ses prédécesseurs. Il vivait assez longtemps pour célébrer ses *noes d'or*. Avant lui, d'ailleurs, cette fête n'avait revêtu aucun

éclat, le monde y était resté étranger. C'est qu'aucun autre chef de l'Église n'avait exercé sur l'univers une telle puissance d'attraction. Et puisque, aux prestiges des vertus et des grandeurs, s'était unie sur le front de ce vieillard vénéré l'auréole de la persécution, les cœurs s'étaient enflammés et ingénies de mille manières pour témoigner leur amour.

On voulut donc, pour cette circonstance, une fête à laquelle prit part encore la catholicité tout entière. Ce projet aussitôt émis se répandit rapidement et, de toutes les parties du monde, on accourut vers la Ville sainte. Non seulement les félicitations, les vœux les plus ardents furent offerts au Saint-Père, mais l'on y joignit des dons de toute nature. Des présents magnifiques furent envoyés par les souverains.

Pie IX reçut tout avec reconnaissance et l'exprima avec cette grâce, cet à-propos qui donnaient tant de charme à ses paroles et les gravaient dans la mémoire de ceux qui avaient le bonheur de les entendre.

Un peu plus tard, le Souverain Pontife atteignait la vingt-cinquième année de son pontificat; ce fut l'occasion de nouvelles fêtes. Enfin, six ans après, le 3 juin 1877, la chrétienté célébrait la cinquantaine épiscopale du Saint-Père.

Trompant les honteuses espérances de ses ennemis, Pie IX vivait encore assez de temps pour voir le châtement infligé à ces mêmes ennemis.

Victor-Emmanuel qui avait escompté d'une façon si odieuse la fin de sa victime, donnait en mourant juste ce qu'il fallait de marques de repentir pour que son corps pût entrer dans une église. Pie IX, d'ailleurs, après avoir accordé aux prêtres qui pouvaient l'aborder le pouvoir de l'absoudre, avait supplié Dieu d'avoir pitié de cette âme.

Quant à Napoléon III, il mourut, cette même année, découronné, tombé dans un oubli voisin du mépris, en exil, comme le premier Bonaparte dont il avait imité l'ingratitude envers le Souverain Pontife.

Et maintenant qu'il avait protesté contre l'avènement sacrilège du nouveau roi



CÉRÉMONIE DU TRANSFERT DES RESTES DE PIE IX DE LA BASILIQUE DE S-PIERRE A CELLE DE SAINT-LAURENT (Nuit du 12 au 13 juillet 1881.)

d'Italie, Humbert I^{er}, Pie IX pouvait attendre l'heure de Dieu pour se coucher dans sa tombe.

XVIII. LA MALADIE — LA MORT — LE DEUIL
EN EUROPE — LA MISE AU TOMBEAU —
SÉPULTURE PROVISOIRE — LE TESTAMENT
ET LE TOMBEAU

Le Pape allait, en effet, atteindre sa quatre-vingt-sixième année; ses forces diminuaient; il avait cependant des renouveaux de santé; son esprit était ferme et sa voix gardait une sonorité et un éclat remarquables.

Le 28 décembre, il avait encore tenu un Consistoire; puis il s'était alité. Le 2 février, il se leva pour l'anniversaire de sa Première Communion. Quatre jours après, dans la soirée, il fut pris d'une fièvre trop légère pour alarmer; c'était le prélude de complications qui allaient s'aggraver jusqu'à la mort. Dans la journée du 7, les progrès du mal firent voir le péril; le Saint-Sacrement fut exposé dans les églises de Rome, et Mgr Martinelli administra l'Extrême-Onction au vénérable malade.

Pie IX répondait aux prières; après l'acte de contrition, il ajouta: *Col vestro ajuto*, puis il laissa échapper ce cri: *In domum Domini ibimus!* Quand furent achevées les prières des agonisants, le cardinal Bilio hésitait à dire le *Proficiscere, anima christiana* (Partez, âme chrétienne). — *Si, si, proficiscere; oui, partons*, lui suggéra le Pontife.

Les prières terminées, le Grand Pénitencier demanda pour le Sacré-Collège une bénédiction suprême. Pie IX, qui avait gardé toute sa présence d'esprit, étendit la main droite et donna sa dernière bénédiction. A 4 heures, il entra en agonie; la sueur inondait son front et des larmes sillonnaient son visage.

Cependant, Rome est en prières. C'était une supplication immense vers Dieu, de conserver encore au monde une vie si précieuse.

En ce même moment le gouvernement

italien faisait afficher, dès 2 heures, à la Chambre des députés, cette dépêche brutale: « On porte à la connaissance de la Chambre que le Pape vient de mourir. »

Les spoliateurs s'étaient trop hâtés, leur victime agonisait encore.

Ce ne fut qu'à 5 h. 1/2, à l'heure où tintait l'*Angelus*, que Mgr Martinelli annonça au Sacré-Collège que le Pape de l'Immaculée Conception venait de s'envoler au ciel. « *Requiem æternam dona ei, Domine*, » dit-il d'une voix grave, et il s'approcha du Pontife pour lui fermer les yeux.

La mort des papes doit être officiellement constatée, disait le *Pèlerin* (1878, p. 102) auquel nous empruntons ces derniers détails, et c'est au cardinal camerlingue à qui est dévolue cette fonction. Le cardinal Pecci, que la Providence devait peu après nous donner dans sa miséricorde pour consoler l'Église de son grand deuil, s'approcha alors du Pontife. Il découvrit le visage sur lequel avait été étendu un voile blanc, puis il frappa la tempe à trois reprises de son marteau d'argent en criant à chaque fois: *Giovanni! Giovanni! Giovanni!* Puis se tournant vers la cour, il dit la phrase sacramentelle: *Le Pape est réellement mort!* Aussitôt le bourdon du Vatican sonna et le Camerlingue brisa solennellement l'anneau du pêcheur; c'est le sceau propre du défunt.

Ainsi mourut le grand Pape qui avait occupé la chaire de saint Pierre trente et un ans sept mois et vingt-deux jours. Successeur du Prince des apôtres, il avait dépassé les années de Pierre.

Le vendredi, le corps fut embaumé, puis déposé jusqu'au dimanche dans la chapelle Sixtine, puis transporté à Saint-Pierre dans la chapelle du Saint-Sacrement.

L'empressement de la foule à vénérer celui qu'on regardait comme un saint fut un spectacle des plus consolants.

J'ai assisté pendant une heure, écrivait un témoin, aux scènes les plus extraordinaires. J'ai vu des femmes, agenouillées devant le corps, baisant avec ardeur les mules rouges, pleurant, se lamentant, éclatant en sanglots et refusant de quitter la place, au point que les soldats étaient obligés d'exécuter leur consigne et d'user d'une douce violence pour les écarter.

Dans l'univers catholique, la nouvelle de la mort de Pie IX, bien qu'attendue et

redoutée, produisit une immense rumeur. Si l'enfer et ses suppôts triomphaient dans leurs loges, un concert de louanges où se confondaient l'admiration et l'amour, les regrets et le respect, retentit de tous les points de l'univers.

En France, la Chambre des députés, où, pourtant, on comptait une majorité hostile à la papauté et à Dieu même, suspendit ses séances le jour des obsèques, sur la proposition de M. de Kerjégu. Le Sénat imita cet exemple.

Dérogeant aux usages de l'étiquette de leurs cours, les souverains décidèrent qu'ils porteraient le deuil du grand Pape qui avait forcé leur admiration. Chose curieuse! La protestante Angleterre donna ici l'exemple et le deuil fut de rigueur pendant deux mois à la cour de la reine Victoria. En France, le maréchal de Mac-Mahon décréta le deuil de la Présidence pour le même temps; les rois d'Espagne et de Portugal le limitèrent à un mois et le Sultan lui-même se crut obligé à quelques démonstrations de respect.

Dans toutes les villes de France, si l'on en excepte celle de Lyon, la magistrature assista en robes au service funèbre. Dans nos ports, les vaisseaux mirent leurs pavillons en berne et tirèrent des salves d'artillerie.

La cour du roi Humbert fut, on le devine, la plus embarrassée. La reine vint en voiture drapée baiser les pieds du pontife dépouillé par les siens, et le prétendu roi de Rome demanda d'assister aux obsèques, si on voulait lui réserver une place d'honneur. C'eût été reconnaître implicitement l'usurpation; le Sacré-Collège répondit que le roi de Piémont trouverait une place dans la tribune des princes *étrangers*.

Ce refus, si légitime qu'il fût, obligea à donner à la cérémonie des obsèques un caractère moins solennel. Le mercredi, on procéda dès le matin à la mise au tombeau, cérémonie imposante par son cérémonial même.

Il faisait encore nuit et la basilique n'était éclairée que de quelques torches. On coucha le Pape dans une bière de cyprès,

puis Mgr Ricci étendit sur les vêtements pontificaux un drap rouge doublé d'hermine. Le premier cercueil fut placé dans un autre de plomb, contenu lui-même dans un troisième en châtaignier.

On avait longtemps attribué à Pie IX la pensée d'avoir sa sépulture dans la magnifique Confession construite par lui à Sainte-Marie-Majeure. Il n'en fut rien. C'était à Saint-Laurent-hors-les-Murs que le Saint-Père avait, par testament, marqué le lieu de son dernier repos.

Mais avant que la dépouille mortelle soit transférée dans le tombeau choisi, il est d'usage que les restes du défunt reposent dans un mausolée en marbre élevé dans Saint-Pierre. C'est là, où naguère étaient encore les cendres de Grégoire XVI, que celles de Pie IX reposèrent jusqu'au mois de juillet 1881, époque de leur translation définitive à l'église Saint-Laurent.

Quelques jours après cette funèbre cérémonie, on publia le testament du Pontife défunt. Il était écrit depuis 1875.

Or voici, dans leur majestueuse humilité, les dispositions indiquées par le Pape:

Mon corps devenu cadavre sera enseveli dans l'église de Saint-Laurent-hors-les-Murs, précisément dans le petit espace qui se trouve sous ce qu'on appelle le gril, c'est-à-dire la pierre sur laquelle se voient encore aujourd'hui les taches produites par l'illustre lévite. La dépense du monument ne doit pas excéder 400 écus.

Et le Pape ajoutait: La seule inscription qu'il convienne d'inscrire sur ce modeste monument sera la suivante:

OSSA ET CINERES PII P. IX
SUM. PONT. VIXIT ANN...
IN PONTIFICATU AN...
ORATE PRO EO.

*Os et cendres du Pape Pie IX
Souverain Pontife. Il a vécu... ans
et a passé dans le pontificat ... ans.
Priez pour lui.*

Au-dessous seront gravés deux ossements surmontés d'une tête de mort.

Cette tête de mort et ces ossements, d'après le vœu de Pie IX, remplaçaient sur le tombeau l'armoirie de sa noblesse.